



IDÉES

Peut-on encore célébrer Noël?

Page C 5



PATRIMOINE

Quand on est né pour faire un petit pain

Page C 6

CAHIER C

PERSPECTIVES

Par la bouche de Cannon

La ville de Québec est-elle militariste?

Ville militaire, Québec serait-il militariste? Les conservateurs semblent répondre par l'affirmative puisqu'ils invoquent volontiers, lorsqu'ils sont dans la Vieille Capitale, des arguments de cet ordre. Et ça fait mouche dans la population alors que le Royal 22^e Régiment effectue une mission risquée en Afghanistan. C'est là un des éléments peu explorés du fameux «mystère de Québec», qui pourrait prendre de l'importance alors que «nos» soldats ferraillent à Kandahar.

ANTOINE ROBITAILLE

hommes et des femmes d'honneur et de courage.

Québec — La ville de Québec est remplie de canons, on le sait, puisqu'elle a une histoire militaire depuis sa fondation. Et la semaine dernière, c'est nul autre que Lawrence Cannon — dont le nom, du coup, semblait prédestiné —, «lieutenant» québécois de Stephen Harper, qui est venu revendiquer cette histoire militaire devant quelque 200 invités de la Chambre de commerce au Château Frontenac.

Cannon a alors tiré à boulets rouges sur le chef bloquiste Gilles Duceppe qui, à la même tribune une semaine plus tôt, avait évoqué la possibilité de faire tomber le gouvernement Harper sur la question de l'Afghanistan. Acerbe, Cannon a reproché à Gilles Duceppe de minimiser «la longue et glorieuse tradition de nos forces armées» et d'enfreindre le principe du «respect dû à nos troupes». Plusieurs fois dans son discours, il a fait référence aux exploits militaires québécois, notamment ceux du Royal 22^e. Ce régiment, a-t-il rappelé avec emphase, a remporté «18 honneurs de batailles durant la Première Guerre mondiale et pas moins de 25 honneurs de batailles pendant la Deuxième, en plus de participer à plusieurs missions de l'ONU». Cannon a aussi vanté le courage de «nos» soldats qui ont œuvré «dans les Balkans, à Chypre, pendant la crise de Suez et, bien sûr, en Corée et pendant les deux guerres mondiales».

Extraction militaire

Ce qu'on sait moins, c'est que le ministre, natif de Québec, parlait alors avec la passion du fils de grande famille militaire irlandaise qu'il est. Son père fut lieutenant dans la marine et patrouilla le Saint-Laurent à bord d'une frégate pendant la Deuxième Guerre mondiale, conflit durant lequel, en Italie, son oncle perdit la vie. C'est toutefois son grand-père maternel, Charles Gavan Power, alias «Chubby», de Sillery, qui est le plus connu. Élu à la Chambre des communes en 1917 pendant la crise de la conscription, il fut plus tard ministre de l'Air dans le cabinet Mackenzie King.

Nulle surprise qu'aux yeux de Cannon, le pacifisme des bloquistes est profondément risible. À son congrès d'octobre 2005, le Bloc parti «voué à l'impuissance», a-t-il insisté, avait décidé qu'un Québec souverain devrait être doté d'une «armée pacifiste», ne pouvant intervenir que dans les missions de paix. «Une armée «pacifiste»? Il suffisait d'y penser!», s'est écrié Cannon. Pourquoi pas une aviation terrestre? Une marine sèche? Ce serait beaucoup moins dangereux! Il a enchaîné en soulignant que ce ne sont pas «des armées pacifistes qui gagnent des batailles et remportent des guerres pour la liberté mais des

Comme sa collègue ministre de la Coopération internationale, Josée Verner, Cannon ne rate pas une occasion d'enjoindre à Gilles Duceppe, lors de ses «nombreuses visites à Québec», de se rendre «à la base de Valcartier ou tout simplement à la citadelle pour discuter avec nos militaires». Une fois à la citadelle, a ajouté M. Cannon dans son discours, le chef bloquiste pourrait «visiter le musée du 22, où pendent les drapeaux du régiment portant les honneurs de batailles qu'il a gagnés». (Citadelle, soit dit en passant, où Stephen Harper, le 23 juin dernier, est venu souhaiter une «joyeuse Saint-Jean» aux Québécois avec, en arrière-plan, une rangée d'énormes canons.)

Souvenir et stratégie

Il n'est pas facile de distinguer, chez le lieutenant québécois de Harper, l'attachement familial à la chose militaire de la stratégie politique. Où commence l'un, où finit l'autre? Chose certaine, jouer sur la fibre militaire, tenter de ranimer de vieilles traditions, a des résonances à Québec. Sur le plan historique, le lien «Québec-militaire» est évident: c'est une ville fortifiée qui a une citadelle en son cœur. Depuis sa fondation, elle a presque toujours été une garnison. Jusqu'en 1752, les militaires français vivaient chez l'habitant, raconte l'historien Jean Provencher (qui est en train de faire une histoire du Vieux-Québec). Ce «locataire» était bien vu: la «famille d'accueil» était compensée financièrement. Le soldat apportait de la nourriture et contribuait aux tâches quotidiennes.

Au XIX^e siècle, la garnison anglaise de quelque 3000 hommes, qui se trouve en permanence à la citadelle, en sera une des principales «industries», rappelle l'historien et chroniqueur Réjean Lemoine. Elle poussera les gens de Québec à y penser à deux fois avant de se joindre aux rébellions de 1837, note-t-il. Le départ de la garnison en 1871 plonge Québec dans un marasme économique. La Vieille Capitale ne fera à peu près aucun gain démographique jusqu'au début du XX^e siècle. La présence militaire sera relativement faible à Québec jusqu'à l'ouverture de la base de Valcartier, en 1914. Puis, pendant les deux conflits mondiaux, Québec deviendra un centre de l'industrie de l'armement, note M. Lemoine, entre autres en raison de son port.

Valcartier

Cette présence a laissé d'innombrables traces. «C'est la capitale du patrimoine militaire au Canada», dit Yvan Lachance, directeur général du Festival international de musiques militaires de Québec (événement annuel qui a lieu en août depuis près d'une décennie et dont un des grands supporters est



Le 23 juin dernier, Stephen Harper est venu souhaiter une «joyeuse Saint-Jean» aux Québécois devant la citadelle.

MATHIEU BÉLANGER REUTERS

André Arthur, député indépendant de Portneuf, circonscription qui englobe la base de Valcartier). Pour en voir les traces, il suffit d'arpenter la Grande-Allée et la rue Saint-Louis. À un jet de pierre du parlement se trouve le «Cercle de la garnison», club privé jouxté par la maison Sewell, célèbre demeure de chefs militaires (les familles de deux officiers de la marine y logent actuellement). Un peu plus haut, il y a le manège militaire.

Aujourd'hui encore, par son empreinte historique (c'est une grande attraction touristique) mais aussi par la présence de près de 80 % des soldats et réservistes québécois, la chose militaire a son importance à Québec. Une école navale toute neuve a été inaugurée au Vieux-Port en 1994.

À moins de 30 kilomètres de la citadelle, sur l'énorme base de Valcartier (210 km²), plus de 5000 militaires s'entraînent ou font de la re-

cherche militaire. Le rôle économique de cette base est déterminant pour la région. En un an, la ministre et députée de la région de Québec, Josée Verner, s'y est d'ailleurs rendue à plusieurs reprises, notamment lors de départ de soldats. (Elle a aussi visité les soldats en Afghanistan fin octobre.)

Judi soir, elle était au théâtre Impérial, à Saint-Roch, avec les conjoints et conjoints de militaires, où un grand spectacle était présenté en guise de «démonstration de l'appui aux troupes» en Afghanistan. Le 4 décembre, 120 militaires sont partis pour le pays d'Hamid Karzai et rejoindront les 160 qui s'y trouvent déjà.

À leur retour de mission, au début du mois, des soldats se sont plaints du peu d'appui venant du Québec. «En Afghanistan, on recevait des milliers de lettres d'encouragement, de grandes banderoles à l'effigie de différentes organisations...

mais rien en français, rien du Québec», a déploré l'un d'eux au Soleil. Depuis, une partie de la population de la région, qui connaît des militaires ou qui a des contacts avec eux, s'est mobilisée pour «appuyer les troupes». Une station de radio de Québec, le 93,3, organise même le parrainage d'un soldat jusqu'au 31 décembre 2008: «Vous serez en contact avec l'un des soldats d'une division. Il vous sera alors possible d'échanger des nouvelles avec lui, de lui envoyer des mots d'encouragement», explique-t-on sur le site Internet du 93,3. Déjà, depuis quelques mois, les rubans jaunes «Appuyons nos troupes» se multiplient à Québec.

Militariste?

Militaire, la ville de Québec est-elle militariste? Non, répond Jean Provencher. Denis Angers, directeur des communications de la Commission de la capitale nation-

le, ajoute ceci: «L'armée est là, mais plusieurs Québécois refusent de la voir». Toutefois, l'un et l'autre soulignent qu'invoquer les gloires du «22^e» est habile de la part de Lawrence Cannon puisque ce premier régiment francophone formé en 1914 a toujours été «très aimé à Québec». Dans son discours de vendredi dernier, Cannon énonçait un devoir de mémoire. «La clé du mystère [de Québec], c'est ceci: quand vous parlez aux gens de Québec, dites la vérité, n'inventez pas d'histoires et ne reniez pas notre passé.»

Après août 2007, alors que le 22^e prendra la relève à Kandahar, Québec sera-t-il gagné par un esprit «appuyons nos troupes» ou, au contraire, par le pacifisme? Les conservateurs semblent parier sur le premier scénario. Si, du moins, on se fie à ce qui a entendu de la bouche de Cannon.

Le Devoir

Améliorez vos perspectives de carrière.

Réalisez votre potentiel et allez de l'avant grâce aux programmes d'études à temps partiel et cours du soir crédités offerts dans les disciplines suivantes :

- > Comptabilité
- > Fiscalité et Trésorerie-finances
- > Commerce électronique et Systèmes d'information
- > Commerce international
- > Gestion de la santé et Services sociaux
- > Ressources humaines
- > Gestion de la production
- > Relations publiques
- > Transport et logistique
- > Leadership
- > Marketing
- > Traduction

«... C'est un merveilleux sentiment que de relever un défi et d'atteindre l'objectif fixé. Faire un retour aux études après l'âge de 30 ans, tout en occupant un poste à temps plein, était plutôt angoissant. Grâce aux professeurs chevronnés et aux cours bien structurés de McGill, j'ai non seulement perfectionné mes habiletés, mais j'ai également bâti un vaste réseau avec d'autres étudiants et noué quelques solides amitiés.»

Danielle Hammond, diplômée de 2005

www.mcgill.ca/conted
(514) 398-6200

McGill

Centre d'éducation permanente

PERSPECTIVES



Jean Dion

Bonne affaire de faite

Selon un bilan de fin d'année, 2006 aura été fertile en événements. «Je sais bien que l'année n'est pas encore terminée, mais je m'y prends d'avance. En tant que bilan, je me targue d'être un des très rares produits journalistiques qui soient prêts autrement qu'à la dernière minute. Là-dessus, je tiens à souligner que le fait qu'il ne se passera rien au cours de la prochaine semaine n'entachera en rien mon constat, soit la fertilité en événements de l'année écoulée», a déclaré le bilan lors d'une conférence de presse destinée à se rendre lui-même public.

«Il s'en est passé des choses en 2006, et je n'en suis pas peu fier. Des événements, certes, mais aussi des faits, des nouvelles, des situations de toutes sortes. Sans parler des dossiers, des histoires, des cas et des affaires. Et si je ne craignais de passer pour prétentieux, je dirais que mon année a aussi été marquée de polémiques, de débats, de controverses, de scandales, voire de sagas. Oui, ce fut toute une année quand on y pense, et même quand on n'y pense pas», a poursuivi le bilan.

Au dire du bilan, il ne serait pas exagéré de qualifier 2006 d'«année marquante», d'«année charnière», d'«année croisée des chemins», voire d'«année charnière de l'histoire». «Compte tenu de tout ce qui est survenu en fait d'occurrences, les mots sont trop faibles pour décrire le contenu en moments forts des onze derniers mois et trois semaines et demie. Je ne serais nullement surpris que dès le 1^{er} janvier 2007 au matin, avec le recul de la perspective, on conçoive 2006 comme une année culte», a-t-il relaté.

Le bilan de 2006 a dû convenir qu'en dépit de sa richesse intrinsèque personnelle, il ne différerait guère des bilans de 2005, 2004, 2003, 2002, 2001, 2000, 1999 et ainsi de suite jusqu'à l'invention du bilan de fin d'année. «Il est vrai que tout compte fait, 2005 avait aussi été fertile en événements. Il n'y a qu'à relire le bilan de cette année-là pour s'en convaincre. Idem pour 2004. Mais il faut bien voir qu'il s'agissait d'événements autres que ceux qui se sont produits en 2006. En ce sens, je suis unique, unique comme tous les autres. Je n'ai pas à rougir de moi», a confié le bilan.

Le bilan de 2006 a dit espérer que 2007 allait effectuer un suivi de son contenu tout en ne se berçant pas d'illusions à ce sujet. «Vous savez comment les gens sont oublieux. Dès qu'on sera en 2007, tout le monde va se fier de moi. Le bilan de fin d'année, on l'aura remarqué, sert à procurer un peu de mémoire, mais ses efforts restent vains puisque personne ne le lit et qu'il est au fond pas mal plate. Ajoutez à cela que je surviens au moment où le populisme est occupé à se bourrer la face et à se paqueter la fraise, et vous ne tarderez pas à conclure que je ne vaudrais pas cher la tonne, même si je suis très fier de mes réalisations», a conclu le bilan.

♦ ♦ ♦
Ayant appris que le magazine *Time* avait nommé «Vous» comme personnalité de l'année, un gars a immédiatement ajouté la mention à son curriculum vitae.

«Voyez, c'est là. "Personnalité de l'année de *Time* 2006." Bien sûr, vous allez dire que n'importe qui pourrait faire la même chose. C'est très sarrtien, ça: un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. Mais je pense que je mérite davantage le titre de personnalité de l'année que bien du monde parce que le "vous" en question désigne, sous couvert d'un nouveau contrôle populaire de l'information et des communications, les gens qui passent le plus clair de leur temps à perdre leur temps sur Internet, ce qui est moi tout craché», a annoncé le gars.

Le gars a précisé qu'il s'agissait de sa deuxième nomination puisque *Time* avait fait de la génération des 25 ans et moins sa personnalité de l'année en 1966. Le gars était alors âgé de quatre ans à peine. «mais je serais fou de penser que l'honneur n'a pas alors rejoint sur moi. J'étais plutôt jeune, certes, mais je portais déjà en moi la fibre conquérante de celui qui allait devenir "Vous" 40 ans plus tard. Vous, c'est votre affaire, mais moi, j'appelle cela un accomplissement.»

Le gars a tenu à souligner que sa prestance était d'autant plus imposante que le magazine avait choisi de le nommer personnalité de l'année en le vouvoyant alors que les mœurs tendent déplorablement à favoriser le tutoiement. «S'ils avaient dit "Toi", j'aurais sans doute réagi en disant wôôô, un peu de respect pour les personnalités de l'année s'il vous plaît; dans ma situation, on a droit à des égards. Mais ils ont compris que je n'étais pas un ti-coune, et ce, bien que je consacre une part considérable de mon existence à vider en ligne en regardant des clips imbéciles sur YouTube ou en rédigeant mon blogue avec trois fautes d'orthographe par ligne», a-t-il raconté.

Informé du fait que *Time* avait en réalité nommé «You» comme personnalité de l'année et que la langue anglaise ne fait pas de distinction, en matière de formation pronominale, entre la deuxième personne du singulier et la deuxième personne du pluriel, et donc qu'il n'y a aucun moyen de savoir si on doit traduire ce «you» par «vous» ou «toi», le gars s'est dit étonné d'apprendre que le magazine était rédigé en anglais. «Je ne connais pas cette publication, je ne l'ai jamais lue, je ne sais même pas de quoi vous parlez. Je n'ai pas de temps à perdre avec ça, j'ai trop de choses à faire en ligne, comme mettre à jour mon portrait dans MySpace. Mettre à jour les mentes que je diffuse à mon sujet, je veux dire. Que je suis une personne intéressante, par exemple, ou que j'ai des amis ou que j'ai un bon emploi ou que je fais plein de choses dans la vie.»

En fait, le gars a appris l'existence de *Time* en fréquentant un site de discussion, et les allusions à la personnalité de l'année de 1966 et à Sartre, il les a piquées à quelqu'un d'autre sur le site et les a copiées-collées pour avoir l'air smatte. Informé du fait qu'il se livrait ainsi à du plagiat, il a répondu qu'il ne savait pas de quoi on voulait parler et que cela n'existait pas sur Internet, où existe la liberté totale.

Informé du fait qu'en 1982, *Time* avait nommé l'ordinateur machine de l'année, le gars a dit qu'il allait ajouter ça aussi à son CV «parce que mon portable et moi, tsé veux dire».

♦ ♦ ♦
«Déjà Noël?», s'est demandé un chroniqueur l'autre jour. «Eh ben. Y s'est passé tellement d'affaires que j'ai pas vu le temps passer. C'est ça qui est ça, et puis euh.»

jdion@ledevoir.com



Le résultat des élections fédérales aura un effet important à la fois au Québec et en Ontario. Les enjeux fédéraux ne seront pas non plus totalement absents des élections qui auront lieu dans les autres provinces canadiennes en 2007.

Élections provinciales

Un échiquier imprévisible

La tenue d'élections fédérales hâtives en 2007 ne fait pratiquement plus de doute, mais peu importe le gagnant, celui-ci sera confronté à un front provincial mouvant. En plus du gouvernement Charest qui planche sur ses plans de campagne, au moins cinq autres gouvernements provinciaux pourraient devoir affronter leurs électeurs cette année. Un brassage qui laissera cependant une chose inchangée: le consensus des provinces dans le dossier du déséquilibre fiscal.

MANON CORNELLIER

Deux provinces néo-démocrates, deux conservatrices et deux libérales. Voilà un bel échantillon de tests électoraux. Le plus imprévisible est indubitablement celui qui opposera les libéraux québécois aux péquistes, surtout que cet affrontement est le plus susceptible d'être affecté par les secousses qui frapperont la scène fédérale.

«La question est de savoir laquelle de ces campagnes électorales surviendra en premier. L'équation fédérale a beaucoup d'effet au Québec, car on est toujours dans une dynamique fédéralistes-souverainistes. Qui dirige à Ottawa a un impact sur cette dynamique, tout comme la performance du Bloc peut en avoir un sur celle du Parti québécois», note le politologue Jean-Herman Guay, de l'Université de Sherbrooke. L'effet de la donne fédérale n'est pas le même partout au pays. Il serait cependant imprudent de croire que les enjeux fédéraux seront totalement absents des matches électoraux en Ontario, à Terre-Neuve, en Saskatchewan et au Manitoba. Ou encore que l'effet ne pourrait être qu'à sens unique.

L'ontarien Dalton McGuinty et le Terre-Neuvien Dany Williams, qui ont adopté des lois imposant des élections à date fixe, feront face à leur électorat, dans le premier cas, le 4 octobre prochain, et dans le second cas, le 9 octobre. Les deux hommes mènent depuis des mois une bataille vigoureuse autour du déséquilibre fiscal et de la péréquation, et ce, avec l'appui des autres partis politiques de leur province. Le premier veut qu'Ottawa soit plus généreux envers sa province au moyen de transferts plus importants pour la santé et l'éducation postsecondaire. Il ne veut pas que la péréquation augmente. Le second exige que le fédéral respecte l'Accord atlantique conclu avec le gouvernement Martin et qui garantissait de ne pas inclure les revenus des ressources non renouvelables dans le calcul de la péréquation.

Stephen Harper a promis de résoudre le déséquilibre fiscal. Il s'est montré en partie ouvert aux demandes de M. McGuinty, mais il veut enrichir la péréquation pour satisfaire le Québec et les autres provinces qui en bénéficient. Il avait promis de ne jamais inclure les revenus des ressources naturelles dans le calcul de la péréquation, mais il a montré des signes d'hésitation depuis les printemps. Stéphane Dion, de son côté, ne reconnaît pas l'existence d'un déséquilibre fiscal mais veut réformer la péréquation dans le sens exigé par Québec en incluant, entre autres choses, les revenus provenant des ressources naturelles.

Le résultat des élections fédérales aura donc un effet important dans les deux grandes provinces, croit le professeur Stephen Clarkson, de l'Université de Toronto. «L'arrivée de Stéphane Dion mettrait le dossier du déséquilibre fiscal sur la glace, ce qui poserait un problème aussi pour M. McGuinty, qui en a fait son cheval de bataille.» M. Clarkson rappelle cependant qu'il est hors normes en Ontario de faire campagne sur le dos du fédéral, car on s'y identifie d'abord au Canada. Les débats risquent par conséquent de tourner autour d'enjeux strictement provinciaux. Le politologue note que

M. McGuinty n'a pas commis de gaffes majeures qui suscitent une opposition généralisée. L'homme est terne, mais son principal adversaire, le conservateur John Tory, n'est pas mieux.

Il en va autrement du premier ministre de Terre-Neuve, Dany Williams. S'en prendre à Ottawa n'est pas inhabituel chez lui et on y aime les hommes avec de la poigne et de la gueule. Il a les deux. Il a tenu tête à Paul Martin et a obtenu un nouvel Accord atlantique. Il a profité d'une visite de Stephen Harper pour l'avertir qu'il pourrait perdre des votes s'il ne respectait pas sa promesse concernant la péréquation. M. Williams est au diapason de sa population, comme le prouve son niveau de popularité, qui oscille autour de 70%. «Son élection est dans la poche», croit la politologue Jennifer Smith, de l'université Dalhousie. L'économie de la province va mieux que jamais, tout comme les finances publiques. M. Williams insiste sur une gestion serrée, ce qui a permis pour une première fois de réduire la dette par habitant la plus lourde du Canada. «Qui est en poste à Ottawa n'a aucun effet sur sa conduite. Dany Williams ne veut plus que sa province soit ignorée et il agit en conséquence. Il a l'avantage d'être en position de force, y compris par rapport aux premiers ministres de la région», explique Mme Smith.

Prairies sur la gauche

Réélu en novembre 2003, le premier ministre de la Saskatchewan, le néo-démocrate Lorne Calvert, est sur la même longueur d'onde que Dany Williams en ce qui a trait à la péréquation, mais il est loin d'avoir le même panache. On lui reproche d'ailleurs de ne pas faire assez de bruit, alors que 12 des 14 députés fédéraux sont conservateurs.

Pour l'instant, M. Calvert multiplie les campagnes publicitaires pour leur rappeler leur promesse concernant les revenus pétroliers et gaziers. Sa province vit, grâce à eux, une période de prospérité jamais vue, ce qui lui a permis d'éliminer son déficit, d'afficher des surplus et de réduire les taxes. A la veille d'élections, c'est sa carte maîtresse, estime le professeur David Taras, de l'Université de Calgary.

Gary Doer, premier ministre du Manitoba, terminera la quatrième année de son mandat en juin. Premier ministre depuis 1999, on dit, rapporte David Taras, qu'il commence à montrer des signes d'usure. Il est toutefois un des plus solides alliés du Québec dans le dossier du déséquilibre fiscal. Il veut une solution des paiements de péréquation et une inclusion des revenus provenant des richesses naturelles.

C'est toutefois un autre dossier fédéral qui sème la grogne dans sa province et en Saskatchewan. Le gouvernement Harper veut mettre fin au monopole de la Commission canadienne du blé. Les gouvernements Doer et Calvert ont pris position en faveur du maintien du monopole, tout comme les libéraux de Stéphane Dion. L'affaire déchire les producteurs de grains de l'Ouest. Les plus gros, souvent des corporations, appuieraient les conservateurs alors que la majorité, en général des propriétaires de plus petites fermes familiales, serait contre. Et ce sont ces derniers qui votent.

«On parle de pain et de beurre ici. De survie même, car beaucoup d'agriculteurs sont à la limite de la survie. La ferme familiale est en crise. Elle croule souvent sous les dettes. Les gens ne sont pas prêts à prendre des risques dans ces conditions. Les conservateurs jouent avec de la dynamite», explique David Taras.

La dernière touche

La sixième province à flirter avec les urnes est l'Île-du-Prince-Édouard. Personne ne s'attend à ce que le conservateur Pat Binns soit délogé, lui qui l'a emporté en septembre 2003 avec 23 des 27 sièges. En Alberta, les conservateurs sont bien en selle depuis les élections de novembre 2005, mais on ne sait si le nouveau chef et premier ministre Ed Stelmach voudra solliciter un mandat bien à



CHRIS WATTIE REUTERS

Le premier ministre ontarien Dalton McGuinty fera face à son électorat le 4 octobre prochain. Le gouvernement de Jean Charest, quant à lui, planche sur ses plans de campagne.

lui. Ce ne serait pas dans les cartes pour l'instant, estime David Taras. En Nouvelle-Écosse, les conservateurs de Rodney MacDonald ont été réélus le 13 juin dernier, mais ils sont minoritaires et en chute dans les sondages. C'est la désorganisation et l'absence de chef chez les libéraux qui leur permettent de souffler. Jennifer Smith note toutefois que, lorsqu'il est question de péréquation et de déséquilibre fiscal, les partis provinciaux sont solidaires là comme ailleurs.

Les provinces ne s'entendent donc peut-être pas sur la façon de calculer la péréquation, mais elles sont unanimes à dénoncer le déséquilibre fiscal, et ce, peu importe la couleur politique de leur gouvernement. Si le ton peut changer avec un nouveau parti, la position de fond reste la même. Cet état de fait signifie que, peu importe qui gagnera les futures élections provinciales, le chef libéral Stéphane Dion restera isolé dans son rejet du concept de déséquilibre fiscal. Quant à Stephen Harper, il restera, s'il gagne, confronté au même casse-tête que maintenant...

Collaboratrice du Devoir

Les dernières élections provinciales et les partis gagnants

- 18 septembre 2006: Nouveau-Brunswick - libéral
- 13 juin 2006: Nouvelle-Écosse - conservateur
- 22 novembre 2005: Alberta - conservateur
- 17 mai 2005: Colombie-Britannique - libéral (prochaines élections: 12 mai 2009)
- 5 novembre 2003: Saskatchewan - NPD
- 21 octobre 2003: Terre-Neuve-et-Labrador - conservateur (prochaines élections: 9 octobre 2007)
- 2 octobre 2003: Ontario - libéral (prochaines élections: 4 octobre 2007)
- 29 septembre 2003: Île-du-Prince-Édouard - conservateur
- 3 juin 2003: Manitoba - NPD
- 14 avril 2003: Québec - libéral

PERSPECTIVES

La générosité des milliardaires

La charité des super-riches se réoriente vers des projets humanitaires aux impacts planétaires. Guy Laliberté, du Cirque du Soleil, emboîte le pas avec sa nouvelle fondation pour l'eau. Mais combien, comment et à qui les milliardaires doivent-ils donner pour vraiment changer les choses? Et le simple citoyen peut-il leur faire la leçon quand lui-même ne donne pas grand-chose?

STÉPHANE BAILLARGEON

D'accord, les riches qui ont beaucoup reçu ont le devoir moral de beaucoup donner. Mais combien, au juste?

Bill Gates vient de promettre plus de 30 milliards de dollars pour soulager une partie des innombrables maux du monde. Le milliardaire Warren E. Buffet en a ajouté autant. L'enveloppe combinée des méga-nantis dépasse la taille du budget annuel de l'État québécois.

Guy Laliberté en rajoutera avec la création prochaine de One Drop, sa nouvelle fondation pour l'eau. Le saltimbanque rupin souhaite la doter d'une centaine de millions avant la fin de la décennie (voir le texte en une de *Devoir* aujourd'hui).

Mais est-ce suffisant? Malgré la ponction charitable, M. Gates est toujours l'homme le plus riche du monde. Il vit dans un domaine de quelque 100 millions de dollars près de Seattle. Il possède le *Leicester Codex*, le seul document de la main de Léonard de Vinci qui soit encore dans une collection privée.

Guy Laliberté n'est pas en reste avec son jet privé, des dizaines d'employés à son service personnel et un salaire évalué à un million par semaine, sans compter les dividendes versés par poches de centaines de millions. Ces *happy few* devraient-ils aussi moralement se départir de tous ces surplus et de tout ce superflu pour aider encore plus de leurs semblables, leurs frères?

La question du don et du méga-don, en odeur de sainteté franciscaine, se trouve au centre d'une longue réflexion éthique proposée cette semaine par le professeur Peter Singer dans la *New York Times Magazine*. «*On Giving*» porte précisément sur les obligations morales de tous et chacun, les milliardaires comme les simples citoyens. Il cite le cas de Zell Kavinsky, ce mecène qui a distribué 45 millions à des hôpitaux pour ne conserver qu'une modeste maison dans la région de Philadelphie. Ce donateur zélé (ou janséniste ou adepte de l'hipersimplicité volontaire) a déclaré que le plus difficile, ce n'est pas tant de se débarrasser de ses premiers 45 millions que de ses derniers 10 000 \$...

«*Quand quelqu'un donne autant que Bill Gates, particulièrement dans une société où la norme est plutôt de tout léguer à ses enfants, il faut s'en réjouir plutôt que de se lamenter pour les milliards restants*», poursuit en entrevue au *Devoir* Peter Singer, professeur d'éthique à l'université Princeton, une sommité mondiale dans son domaine. Il commente les cas américains puisqu'il ne connaît pas celui de M. Laliberté. Mais bon, on comprend que la même règle de reconnaissance puisse prévaloir ici comme ailleurs: le Crépuscule pourrait très certainement en donner plus, mais il pourrait aussi ne rien donner du tout. «*Ce serait puéril de critiquer les super-riches parce qu'ils n'en font pas plus*», résume le professeur.

On trouve ici aussi l'exemple de Paul Allen, un ancien de chez Microsoft, qui n'a redistribué que 5 % de sa richesse. Son ex-partenaire Bill Gates frise maintenant les 35 %. Warren E. Buffet se dirige vers un taux de 99,99 % puisqu'il n'a l'intention de léguer à ses enfants que «*quelques centaines de milliers de dollars seulement*», soit «*assez pour leur permettre de faire n'importe quoi mais pas trop pour ne rien faire*».

Philanthro-chic

Qui dit mieux? Peu de gens, assurément. Et comment expliquer cette générosité des super-riches? «*Les riches s'enrichissent et le gouffre entre les parties les plus riches et les plus pauvres de la planète se creuse*», répond le professeur Singer, joint par ligne Skype à Bangkok, où il attendait son avion pour l'Australie. «*Mes nouveaux moyens de communication existent mieux cette réalité et stimulent le sentiment d'appartenance au même monde depuis quelques décennies. Nous pourrions donc voir s'accroître la philanthropie planétaire au cours des prochaines années*».

Le dernier chic philanthropique à l'ère de la mondialisation se transpose des causes localisées (les musées, les hôpitaux, etc.) à l'humanitaire globalisé. La Bill and Melinda Gates Foundation vient en aide aux sidéens et aux tuberculeux d'Afrique et d'Asie. Richard Branson, un autre nabab généreux, promet



Bill Gates (à gauche en compagnie de sa femme) vient de promettre plus de 30 milliards pour soulager une part des innombrables maux du monde. Le milliardaire Warren E. Buffet (à droite) en a ajouté autant.

trois milliards au secteur des énergies renouvelables. «*Hunger vs the Arts*», résumait récemment *The Wall Street Journal* en rappelant les effets négatifs de ce *zeitgeist* sur certaines institutions culturelles américaines. Le Cirque du Soleil, lui, a toujours agi globalement, d'abord avec sa fondation Cirque du monde, qui soutient les jeunes de la rue des grandes villes de la planète et aujourd'hui avec son plan de distribution d'eau potable en Afrique, en Asie et en Amérique latine.

La charité des milliardaires est une chose; celle des célébrités en est une autre. L'hybride Guy Laliberté appartient aux deux mondes. Le modèle à suivre pour toutes les stars a été forgé au cours des dernières décennies par Paul Newman et sa femme, Joanne Woodward. Le couple consacre la moitié de son temps à son entreprise de produits culinaires, à un camp pour les enfants condamnés par la maladie et à une fondation contre les abus de drogue, le fils unique des comédiens étant décédé d'une surdose en 1978. La seule vente des saucis *Paul Newman* Own a permis de distribuer plus de 100 millions de dollars à une multitude de bonnes causes.

Une autre belle grosse goutte. Mais avant d'être une responsabilité personnelle des gagnants de la loterie de la vie, le problème de la distribution de la richesse ne demeure-t-il pas d'abord et avant tout un problème sociopolitique? Le «libéral» Paul Newman ne le nierait pas: tout se tient et, au bout des gros comptes, l'éthique et la politique ne font qu'un.

«*Beaucoup de gens pensent que la distribution équitable est une affaire d'État à l'intérieur des pays*, poursuit Peter Singer. *Aux États-Unis, par contre, davantage de citoyens croient que le gouvernement ne doit pas se préoccuper de cette question. Sur le plan international toutefois, la responsabilité des États se dilue. L'action efficace des organisations non gouvernementales et de certains individus éclairés et généreux devient d'autant plus importante.*»

Pourquoi?

La générosité comparée révèle aussi de grandes différences entre les régions à l'intérieur même des pays. L'Utah, l'État des mormons, arrive en tête de la bonne liste 2006 avec des dons philanthropiques équivalents à 1,63 % des revenus bruts des ménages. L'Oklahoma et la Nebraska suivent, même si, dans ce dernier cas, la fabuleuse enveloppe de Warren E. Buffet n'a pas été comptabilisée afin de ne pas fausser les données. La Virginie occidentale et l'Alaska ferment la marche avec un indice à moins de 0,50 %. En gros, la couronne philanthropique américaine part des Rocheuses, traverse les plaines et plonge vers le sud en atteignant la côte Est. Les gros et gras États beaucoup plus riches comme la Californie (21

rang) et New York (23) ne figurent même pas dans le top-20.

De vastes disparités s'affirment aussi au Canada. La moyenne nationale des dons individuels de charité oscille autour de 400 \$ mais baisse à 166 \$ seulement au Québec. La philanthropie des entreprises gagne du terrain, mais à petits pas. Plusieurs historiens expliquent cette disparité par l'héritage catholique ayant ancré l'habitude de déléguer les responsabilités caritatives à des institutions. Ce ne sont d'ailleurs pas les riches chiches qui manquent au Québec pour donner le mauvais exemple aux petites bourses avaries. Pour une famille Chagnon ou Jean Coutu, combien compte-t-on de Desmarais ou de Péladeau?

On touche ainsi à la raison des raisons. «*Autrefois, la charité découlait de motivations religieuses*, résume le professeur Singer. *Maintenant, l'action humanitaire dépend de plus en plus de principes éthiques séculiers*». Bill Gates incarne parfaitement ce changement: il a déjà déclaré qu'il avait bien d'autres choses intéressantes à faire le dimanche matin que d'aller à la messe. Dans ce domaine, il ressemble beaucoup au libre penseur Andrew Carnegie, qui a légué 350 millions et fait construire plus de 2500 bibliothèques aux États-Unis.

Des observateurs américains ont tenté de lier les dons du couple Newman-Woodward à ses opinions de gauche bien affirmées. Et puis après? Ces vedettes de l'ancienne noblesse hollywoodienne ne passent pas leur temps à se vanter de leurs bienfaits, contrairement aux Madonna et autres Angelina Jolie, qui semblent en avoir fait leur fonds de commerce autopromotionnel. «*Juger de la moralité d'un geste charitable n'est jamais facile, et y ajouter un élément de célébrité ne fait que compliquer le jugement*», résumait récemment, en parlant de la charité des stars, *The Wall Street Journal*, dont la lecture constitue la prière matinale du milliardaire. «*Les riches de la génération des Rockefeller employaient des relationnistes pour que leur nom n'apparaisse pas dans les journaux alors que les super-riches d'aujourd'hui ont tendance à les utiliser pour s'y retrouver*».

Les plus cyniques et les plus utilitaristes souligneront les avantages fiscaux et la tentation de la postérité. Le spécialiste de l'éthique Peter Singer leur réplique finalement en citant Kant. Pour que la volonté soit morale, dit notre maître moderne à tous, elle doit se déterminer elle-même et ne pas chercher à réaliser un objet qui lui soit extérieur, l'intérêt, le plaisir ou le bonheur. La liberté est la condition incontournable de l'acte moral. Le donateur, le petit comme le grand, agit moralement sans se soumettre à des passions subies...

Le Devoir

TURKMÉNISTAN

Qui succédera à Saparmourad Niazov?

Le «président à vie» aurait pu désigner son fils, mais il n'avait confiance en personne

MARIE JÉGO

Moscou — Qui va succéder à Saparmourad Niazov, le «président à vie» de la République ex-soviétique du Turkménistan, décédé d'une crise cardiaque dans la nuit de mercredi à jeudi? Pour le moment, le vice-premier ministre turkmène, Gurbangouly Berdimoukhamedov, 49 ans, dentiste de formation et parent du «guide suprême», selon l'opposition, a été nommé président par intérim. S'adressant à la population depuis le fauteuil du «président prophète», le nouvel homme fort du pays a indiqué qu'il resterait en fonction jusqu'à l'organisation de l'élection présidentielle.

La date et la liste des candidats seront décidées par le Conseil populaire, dont les 2500 membres se réuniront le 26 décembre, deux jours après les funérailles. Il s'agit d'une première, aucune élection n'ayant été tenue depuis la présidentielle de 1992. Qui seront les heureux élus? Le fils du président, Mourat Niazov, la trentaine, installé à Moscou, se présentera-t-il? Que va faire l'opposition en exil? Alors que les con-

ditions vont bon train, une lutte a lieu en coulisse. Ainsi, le président du Parlement, Ovezgely Atayev, qui, selon la Constitution, aurait dû devenir président par intérim, a été écarté en raison de poursuites judiciaires brusquement lancées contre lui.

Jeudi dernier, Avdy Kouliev, chef de l'Union des forces démocratiques du Turkménistan, a indiqué, depuis la Suède où il vit en exil, qu'il s'était entendu avec d'autres représentants de l'opposition réfugiés en Europe pour rentrer au pays et créer un front commun. Mais sera-t-il seulement autorisé à rentrer? Interrogé par Radio Svoboda, il a d'emblée écarté la possibilité d'une succession dynastique comme elle s'est produite en 2004 en Azerbaïdjan, la république pétrolière qui fait face au Turkménistan, de l'autre côté de la mer Caspienne.

Selon M. Kouliev, si Saparmourad Niazov l'avait voulu, «il aurait pu désigner son fils», mais, méfiant de nature, «il n'avait confiance en personne». Et ce fils, jadis ministre des Affaires étrangères, né d'une mère russe et installé depuis des années à Moscou, «ne connaît ni la langue ni les coutumes turkmènes».

Un argument de poids joue pourtant en sa faveur. En tant qu'héritier, c'est lui qui va contrôler les flux financiers tirés de la vente du gaz et du pétrole à l'étranger. Des millions de dollars engrangés par le Turkménistan (littéralement, «la tête des Turkmènes») dorment sur des comptes en Europe, notamment à la Deutsche Bank en Allemagne, croit savoir l'opposition. Mourat Niazov va-t-il réussir à s'entendre avec les forces en présence pour partager les juteux revenus des exportations?

Si une lutte a lieu pour la succession, elle aura lieu dans les coulisses et pas dans la rue. La population du pays, coincée entre l'héritage soviétique et le poids des traditions, est soumise et consciente des risques encourus en cas de désobéissance. Le clan des durs, représentés par le ministre de la Défense et par le garde du corps du président, rétablirait l'ordre.

Une inconnue subsiste. Que va-t-il advenir des milliers de prisonniers politiques jetés en prison au gré des foudres du Turkménistan? Ont-ils la moindre chance d'être libérés? Parmi eux, une figure politique, l'ex-

ministre des Affaires étrangères Boris Chikhmouradov, condamné à 25 ans de prison en 2002 pour la préparation d'un attentat qui faillit coûter la vie au président, pourrait émerger.

L'incertitude ambiante n'est pas sans inquiéter la Russie, principal acheteur de gaz turkmène par le truchement de son monopole, Gazprom. Détenteur d'un cinquième des réserves de gaz de la planète, le Turkménistan désertique est un acteur de poids sur la scène de l'énergie, mais il est enclavé et ne peut faire sortir son gaz autrement que par les gazoducs contrôlés par le monopole russe. Gazprom, qui achète le gaz turkmène à 65 \$ pour 1000 m³, le revend ensuite le double à l'Ukraine et le triple à la Turquie ou aux consommateurs européens.

Devenu un chaînon essentiel de la fourniture d'or bleu aux marchés mondiaux, le Turkménistan attire également les convoitises de la Chine et de l'Iran, avec lesquels le président d'Élan avait multiplié les contacts.

Le Monde



Michel David

L'homme de l'année

Jacques Parizeau n'a peut-être pas toujours fait preuve du meilleur jugement politique, mais il avait du flair. Contrairement à la plupart des souverainistes, en commençant par André Boisclair, il avait immédiatement reconnu l'importance de l'ouverture que Stephen Harper faisait au Québec.

De passage à l'Université Laval quelques jours après les élections fédérales de janvier dernier, l'ancien premier ministre avait qualifié d'«*extraordinaire*» la plate-forme conservatrice en ce qui concernait le Québec. Il se consolait simplement à l'idée que M. Harper ne réussirait pas à livrer la marchandise, notamment la correction du déséquilibre fiscal.

L'édition canadienne du magazine *Time* a décerné à M. Harper le titre de «*newsmaker of the year*». Celui qui était «*décrié comme une éminence grise doctrinaire sans expérience du gouvernement s'est avéré un véritable guerrier*» qui a bousculé toutes les idées reçues sur la façon de gouverner en situation minoritaire.

Et le meilleur reste peut-être à venir. Si le PC réussit à obtenir une majorité aux prochaines élections, M. Harper pourrait transformer le pays autant que l'a fait Pierre Elliott Trudeau, avançant le *Time*.

Si le magazine américain avait aussi une édition québécoise, il aurait été tout aussi justifié de décerner au premier ministre canadien le titre d'homme de l'année. En 2006, son «*fédéralisme d'ouverture*» a modifié du tout au tout la dynamique politique au Québec. Il reste à voir si cet effet sera durable, mais il est incontestable. M. Harper détient probablement la clé des prochaines élections au Québec.

L'épisode de la reconnaissance de la nation québécoise par la Chambre des communes a très bien illustré le désarroi que l'attitude de M. Harper à l'endroit du Québec a semé dans le camp souverainiste. Aussi bien au Bloc québécois qu'au PQ, on ne savait plus sur quel pied danser.

Le règlement du déséquilibre fiscal pose un dilemme similaire. Gilles Duceppe s'est engagé à voter contre le prochain budget Flaherty si le Québec ne reçoit pas les 3,9 milliards qu'il estime lui être dus. On ne sait pas encore combien, mais il y aura certainement une somme substantielle pour le Québec. Serait-il responsable de pratiquer la politique du pire et de prendre le risque qu'un retour au pouvoir des libéraux reporte la correction au moins partielle du déséquilibre aux calendes grecques?

Le camp souverainiste avait eu la partie belle depuis 15 ans. Après l'échec de l'accord du Lac-Meech, puis l'arrivée au pouvoir des libéraux, il pouvait cariburer à l'indignation. Le résultat a été le suivant: une bonne partie de la population en est venue à confondre le fédéralisme pratiqué par le gouvernement de Jean Chrétien, de la Loi sur la clarté au scandale des comédiens, avec le fédéralisme tout court.

Tant que les mécréants étaient au pouvoir à Ottawa, il n'y avait aucun problème. Les choses se sont gâtées quand est arrivé un homme qui ne donnait plus l'impression de se lever chaque matin en se demandant quel nouveau sévices il pourrait infliger au Québec.

Sa réaction au brûlot que le journaliste Jan Wong avait publié dans le *Globe and Mail* après la fusillade au Collège Dawson tranchait par rapport à ce qu'on avait l'habitude d'entendre à propos du Québec dans la capitale fédérale. Quand avait-on vu pour la dernière fois un premier ministre du Canada écrire à un journal de Toronto pour dénoncer un «*préjugé inacceptable*» contre la société québécoise?

Cela n'empêche évidemment pas qu'on puisse tenir grief au gouvernement conservateur de ses positions sur le protocole de Kyoto, de l'intervention de l'armée canadienne en Afghanistan ou encore des mesures répressives contre les jeunes contrevenants, mais c'est une autre affaire.

Pendant trop longtemps, l'argumentaire souverainiste a reposé presque exclusivement sur les tares du fédéralisme: la négation d'une identité québécoise distincte, le déséquilibre fiscal, les empiètements répétés sur les champs de compétence des provinces, l'incapacité pour le Québec de s'exprimer dans les forums internationaux. Même un fédéraliste aussi convaincu que l'ex-ministre Thomas Mulcair disait mieux comprendre les souverainistes après avoir lui-même senti le mépris d'Ottawa à l'endroit du Québec.

Même si M. Harper réussit à éliminer ces irritants, les souverainistes convaincus ne changeront pas d'idée, mais M. Harper ne cherche nullement à les convaincre. Ceux qu'il vise sont les nationalistes «mous», qui décident de l'issue des élections et des référendums.

Qui va aujourd'hui leur expliquer qu'au-delà du déséquilibre fiscal ou du pouvoir fédéral, la souveraineté est avant tout une question d'épanouissement, de fierté et de responsabilité? Il faut bien reconnaître que les leaders souverainistes n'ont pas l'envergure qu'ils ont déjà eue. Jacques Parizeau et Lucien Bouchard avaient leurs défauts, mais ils formaient un formidable tandem.

Il y a quelques mois, Bernard Landry avait déclaré qu'il réserverait son jugement sur André Boisclair. A le voir adresser lettre sur lettre à M. Harper par les bons soins de *La Presse* et *The Gazette*, il donne de plus en plus l'impression de vouloir suppléer son successeur comme interlocuteur du premier ministre canadien.

On peut ne pas aimer Stéphane Dion, mais personne ne peut nier qu'il est un polémiste redoutable. Les ministres du gouvernement Bouchard avec lesquels il a croisé le fer, dont M. Landry, peuvent en témoigner. Déjà, M. Harper a révélé une stature impressionnante. L'élection de M. Dion à la direction du Parti libéral du Canada va encore rehausser le niveau intellectuel du leadership fédéraliste.

Bien sûr, les deux hommes vont s'écarter furieusement au cours des prochains mois, mais ils feraient front commun devant un éventuel gouvernement péquiste. Ils ont peut-être une vision différente du fédéralisme, mais ils ont toujours été sur la même longueur d'onde en ce qui a trait à la façon de réagir à un référendum sur la souveraineté. Malgré son ouverture, il ne faut jamais oublier que M. Harper est le père spirituel de la Loi sur la clarté.

mdavid@ledevoir.com

ÉDITORIAL

Le Noël des animaux

Religion sans mystère, comme pays sans légende. Qui n'a pas fait un jour l'expérience du mystère serait, selon un dit d'Einstein, pareil à l'œil qui n'a pas vu la lumière. Le mystère de Noël, lui, tient en dix mots. À peine dix mots. Tous marqués par l'oralité du discours et comme tels transcrits, au tout début de notre ère: «Vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire» (Lc 2, 12).

Ça se passe la nuit, à Bethléem. Une jeune Juive, Marie, vient de mettre au monde un enfant qui portera le nom de Jésus. Quitte à s'en remettre au grand prophète Isaïe qui le prévoit, plusieurs siècles avant notre ère, ce Jésus ne serait nul autre que le messie depuis si longtemps attendu. Ce messie vivrait ses toutes premières heures en ce monde dans une crèche, en compagnie de ses parents, bien entendu, mais aussi sous les regards attentifs d'un bœuf et d'un âne. Légende oblige, les moutons arriveront en premier; les chameaux, venus de très loin, seront nécessairement en retard.

Cette présence, assez étrange admettons-le, d'un bœuf et d'un âne à la mangeoire, confirmée par quelques écrits apocryphes, sera magnifiquement commentée par des artistes et des iconographes byzantins et, plus tard, par Giotto, Georges de la Tour, Caravage et tant d'autres. Sans oublier des écrivains aussi prestigieux que Flaubert, Léon Bloy et Francis Jammes. Chacun à sa manière. Même ici et très tôt, en ce jeune pays dit Nouvelle-France, des fabliaux, des contes et de nombreuses chansons jubilatoires nous invitent à penser que ces animaux de la crèche, nous les avons aimés, chantés, cantillés tant et plus. Des mots, des mélodies d'époque que nous entendons encore: «Dans cette étable [...], Jésus est charmant [...], il est aimable dans son abaissement [...]. D'où viens-tu bergère? [...] Je viens de l'étable [...], j'ai vu un miracle ce soir arrivé [...] Entre le bœuf et l'âne gris dort le petit fils [...]» Ou encore, sur un vieil air de chanson à boire: «Nouvelle agréable! [...] Un Sauveur enfant nous est né.»

Ailleurs: «Ça, bergers, assemblons-nous [...], laissons là tout le troupeau [...]» Le Noël des animaux, texte édité et réédité depuis la version des Archives de folklore à l'Université Laval, est encore aujourd'hui adapté et mimé, au grand bonheur des enfants, des enfants de tout âge.

Soit dit en passant, l'animal a été depuis longtemps, pour les artistes et des écrivains de tout genre, un être de prédilection. Après les célèbres bovidés et cervidés de Lascaux, c'est le merveilleux bestiaire roman. Tout près: *Bestiaires* - 5 récemment encore: *Confessions animales: bestiaire* de Serge Bouchard et, superbement édité, *Mandala* de Blanche Paquette, alors que la gent animale est explicitement invitée aux voyages cosmiques.

Revenant au Noël des animaux, passe pour le bœuf: il jouit depuis longtemps d'une réputation assez honorable. Mais l'âne? Mais l'âne? Jimenez (*Platero et moi*) et Daudet à sa manière ont beau provoquer en nous une joyeuse sympathie pour cet animal si gentil, si humble, si généreux, si facile à nourrir, nous résistons, nous résistons. Le mystère est ailleurs.

Mystère? À en croire plusieurs grands penseurs de l'humanité, tels Platon, Aristote, Plotin, Augustin et Pascal, nous serions tous et même toutes, d'un point de vue génétique, de race animale, avec cette précision rassurante: animal, oui, mais animal raisonnable. Il y a en outre que cette présence des animaux à la crèche — la joie des enfants — nous renvoie à une croyance parallèle et partagée par plusieurs Amérindiens mis au courant de nos récits. Le Christ serait venu vers nous non plus seulement pour secourir nos détresses mais aussi en vue de préparer une paix à long terme, une paix universelle de tous les êtres vivants. Isaïe, encore une fois, entrevoit ce temps idéal où bêtes et humains n'auront que respect les uns pour les autres: «Le loup et l'agneau brouteront ensemble; le lion comme le bouc mangera du fourrage [...]. Il ne se fera ni mal ni destruction sur toute ma montagne sainte» (65, 25).

Ce rêve d'une humanité réconciliée, ce désir d'une harmonie que nos folies guerrières veulent nous faire oublier et cette présence pacifiante des animaux auprès de la crèche de Bethléem signifieraient-ils, à leur manière, une fraternité idéale d'une bonté essentielle du type de la compassion bouddhiste, fraternité universelle en devenir, qui serait possible sinon enviable, entre tous les êtres vivants quels qu'ils soient? Enfin, cette espérance qu'entretiennent aujourd'hui certains écologistes humanistes pour de nouveaux ciels et de nouvelles terres est-elle si utopique?... Allons réfléchir!
Joyeux Noël!

Manon Cornéliier

C'est beau d'être riche! Les Albertains, on le sait, connaissent une croissance économique qui n'a d'égale qu'en Chine. Ce n'est pas sans problème. Imaginez! Les gens en ont plein les poches à la veille de Noël mais ne peuvent magasiner à leur aise. Le *Globe and Mail* rapporte que bien des magasins se voient obligés de limiter leurs heures d'ouverture, au lieu de les augmenter, parce qu'ils manquent de personnel. Même les pères Noëls sont difficiles à trouver. Le mauvais service à la clientèle est devenu le sujet de conversation des pauses-café. Les plaintes ont atteint un sommet. Les files s'étirent aux caisses enregistratrices, les employés sont débordés, les clients cachent de moins en moins leur frustration. Une employée d'un Starbucks a même reçu un café à la figure parce qu'il n'y avait plus de pâtisseries. Se rendre au centre commercial n'est guère plus facile, car les taxis sont rares et toujours occupés. Pour les magasins, c'est un revers, car, parmi tous les Canadiens, les Albertains arrivent au deuxième rang pour ce qui est des sommes qu'ils disent être prêts à dépenser pour Noël. Environ 300 \$ de plus par personne que les Québécois.

Et ce n'est pas tout. On a averti les Albertains de s'armer de patience une fois à l'aéroport. Des retards sont à prévoir aux aéroports de Calgary et d'Edmonton durant le temps des Fêtes. Là encore, la faute en revient au manque de personnel, révèle le *Calgary Herald*. Air Canada est à court de préposés aux bagages, ce qui l'oblige même à transférer temporairement

du personnel basé dans d'autres provinces. Selon le syndicat représentant ces préposés, Air Canada ne serait pas la seule entreprise affectée par cette pénurie. À WestJet, on parle d'un «défi extrême». Ah, la misère des riches!

L'envers de la médaille

Ces petits tracés n'ont toutefois pas eu raison de la bonne volonté des gens d'affaires de Calgary. La ville fait actuellement face à une recrudescence de sans-abri, y compris parmi les familles à faible revenu. Les refuges débordent, au point où on a ouvert une section du Stampede Grandstand un soir qu'il faisait très froid. Les chefs d'entreprise ont décidé de mettre la main à la pâte pour trouver une solution à long terme, nous apprend le *Calgary Herald*. Préoccupés par l'impact de ce phénomène sur le pouvoir d'attraction de leur ville, les dirigeants de TransAlta ont lancé un appel à d'autres compagnies pour travailler de concert avec la Calgary Homeless Foundation et d'autres organisations charitables sur un plan décennal similaire à ce qui se fait dans certaines villes américaines. Cinq ou six autres dirigeants seraient montrés intéressés. On veut moins dépendre des refuges temporaires et favoriser la création de logements abordables et de maisons de transition ainsi que de services pour traiter les dépendances et la maladie mentale.

Le temps des Fêtes donne toujours lieu à ces témoignages de générosité et d'entraide. Janice Ken-

nedy, du *Ottawa Citizen*, se réjouit de la générosité de ses concitoyens mais s'inquiète de voir les gouvernements se fier de plus en plus à la charité pour se délester de ses responsabilités sociales. Elle note que la plupart des sociétés occidentales ont appris, depuis Dickens et la Grande Dépression, à ne plus laisser au hasard l'aide aux malades, aux chômeurs et aux démunis. «Nous avons continué à croître socialement. Jusqu'à récemment. Notre obsession pour les réductions de taxes, peu importe les programmes sociaux qu'elles servent à soutenir, semble nous avoir freinés dans notre élan. Nos gouvernements se sont débarrassés de responsabilités — ou "coûts" — pour, du coup, favoriser la renaissance de vieux problèmes sociaux», écrit-elle. Les libéraux et les néoconservateurs n'aiment pas le caractère intrusif de l'État-providence, ils préfèrent s'en remettre à la philanthropie; mais celle-ci ne peut répondre à tous les besoins. Le nombre de sans-abri monte sans cesse. De plus en plus de Canadiens ne mangent pas à leur faim. «Le gouvernement ne peut pas tout faire et la charité personnelle reste nécessaire [...] mais là où la générosité personnelle finit, les obligations morales du gouvernement commencent. La ligne entre les deux est devenue floue, sans égard pour les conséquences potentiellement désastreuses.» Kennedy s'inquiète de ce qui surviendra quand les donateurs en auront marre de vider leurs goussets. Selon elle, les réductions de taxes doivent cesser d'être la priorité. On devrait plutôt exiger des gouvernements une gestion serrée

La presse



du Canada

des fonds publics en ciblant mieux ses priorités, ce qui lui permettra d'assumer ses responsabilités.

Petit varia

Changement de registre. Les forces spéciales de l'armée canadienne sont inquiètes. Le ministre de la Défense, Gordon O'Connor, veut rebaptiser leur régiment. De JTF2, il deviendrait, en anglais, First Special Service Regiment. Le problème est que les militaires ont tendance à n'utiliser que les acronymes de leur unité. Dans ce cas, cela donnerait First SS Regiment. Un cauchemar de relations publiques, étant donné les connotations nazies de ce nom abrégé. Le reporter spécialisé dans les questions de défense de CanWest, David Pugliese, a vite reçu des courriels inquiets de membres du régiment. Ils veulent conserver leur nom actuel, qu'ils ont pris 13 ans à faire connaître et à respecter. Au ministère, on est confiant de pouvoir imposer un autre acronyme ou nom abrégé. À suivre.

Le Parti vert connaît du succès. Elizabeth May, son chef, est arrivée bonne deuxième lors des élections partielles dans London-Centre-Nord. L'élan est tel que de plus en plus de commentateurs et d'éditorialistes appuient sa demande de participer aux futurs débats des chefs, lors des prochaines élections fédérales. C'est le cas entre autres du *Toronto Sun* et du *Edmonton Journal*. Les débats à cinq chefs n'ont jamais été un succès par le passé. Il faudra voir ce que le consortium des diffuseurs dira. C'est lui qui a le dernier mot.

mcornellier@ledevoir.com

LE DEVOIR

FONDÉ PAR HENRI BOURASSA LE 10 JANVIER 1910. FAIS CE QUE DOIS

Directeur BERNARD DESCÔTEAUX
Rédacteur en chef JEAN-ROBERT SANSFAÇON
Vice-présidente, finances et administration CATHERINE LABERGE
Directeur de l'information JULES RICHER
Directeurs adjoints de l'information PIERRE BEAULIEU,
LOUIS LAPIERRE, JEAN-FRANÇOIS NADEAU
Directeur artistique CHRISTIAN TIFFET
Directrice, ventes publicitaires NICOLE CALESTAGNE



LETTRES

Noël 2006

Plus je vieilliss, plus je constate que Noël demeure une fête à part. Sans doute parce qu'aucun Noël n'est pareil d'une année à l'autre. Des joyeux, des plutôt tristes, chez soi, à l'étranger, avec ou sans ses parents ou ses amis, des religieux, des moins religieux, des blancs, des verts, etc. Un peu de nostalgie est toujours dans l'air. Cette année encore, pour certains, Noël sera triste et, pour d'autres, joyeux. Ainsi va la vie, même pour un chrétien, censé être toujours dans la joie, en particulier lorsque le Sauveur naît. Que cette fête de l'amour, de l'amitié et du partage prend du temps à devenir vraie et perpétuelle! Gardons espoir ou espérance en dépit de tous nos manques et nos échecs, personnels et collectifs.

Michel Lebel
Entrelacs, le 18 décembre 2006

Rabaskouna et Cacoubaska

Ce conte met en vedette deux ogres, Rabaskouna et Cacoubaska, capables de changer d'habits l'un avec l'autre pour mieux confondre celles et ceux qu'ils désiraient manger.

En effet, ils laissaient croire qu'ils ne se connaissaient pas, même qu'ils se tenaient à distance l'un de l'autre, l'un à Lévis, l'autre à Cacouna. Pourtant, ils s'adonnaient tous les deux aux mêmes vilenies et entendaient s'assurer que les enfants-citoyens seraient tous mangés à la fin du conte. Ils n'épargnaient pas leurs efforts pour grignoter l'environnement par petites bouchées, pour acheter ceux qui étaient prêts à se vendre, pour leururr tous les petits qui craignaient leurs intentions. Pendant qu'ils maintenaient l'attention des petits citoyens rivée sur la protection des deux trésors de Lévis et de Cacouna, cela leur permettait de cacher le plan qu'ils concoctaient de les ficeler sur le gazoduc qui irait du port de Cacouna à celui de Lévis et plus loin encore, tantôt vers le gros géant États-unien, tantôt vers le petit géant Montréal. Et puis l'histoire ne se termine pas là, chers petits! Il y a aussi l'ogre Oléomar, plus visqueux que les deux autres, ayant déjà

montré sa grande habileté à grignoter l'environnement et à manger les petits et qui, lui aussi, avait entrepris de les ficeler sur l'oléoduc qui conduirait au géant Montréal.

Et pendant ce temps, les grands frères négociés, réunis dans les chambres des grands, se réjouissaient et dansaient ensemble. Il fallait bien sacrifier les petits pour profiter des miettes du festin laissées par les ogres qui n'oublent jamais, malgré leur goinfrerie et leur appétit insatiable, de laisser tomber quelques quignons ici et là pour les grands frères qui auront collaboré à laisser les ogres manger les petits.

Cette triste histoire le serait peut-être un peu moins si le papa État n'acceptait de fermer les yeux sur ce carnage et de vouloir convaincre que c'est le prix à payer pour que les petits qui n'auront pas été dévorés par les ogres puissent rester en vie.

Il arrive parfois que les contes de Noël ne se terminent pas bien du tout, du tout!
Serge Genest
Québec, le 18 décembre 2006

Dépenses inacceptables, hommes inacceptables?

Gestionnaires de l'hippodrome de Montréal, dites-moi donc quelles motivations vous auraient accordé le droit de vous gaver autant?

Je ressens une incompréhension totale pour vos comportements rapportés par les médias. Mais qui êtes-vous donc, quels sont vos noms, que l'on pourrait agréablement afficher sous vos photos? Nos salles d'urgence dans les hôpitaux pourraient être décorées avec vos photos, gens à la morale préoccupante. Si toutefois d'une «morale» la vie vous a fait cadeau.

Il y a de cela plus de 20 ans, un quotidien publiait un texte d'opinion que je signais. Le texte s'intitulait «Une société inquiétante». Je cite une des phrases du texte: «Pendant ce temps, les hôpitaux sont remplis à craquer, au point où il faut attendre dans les corridors pour recevoir des soins; des personnes âgées sont dans la misère et quantité d'individus sont sans abri.»

Bien entendu, les choses n'ont pas changé, mais ces 20 années de scandales de toutes sortes auraient dû normalement faire réfléchir tout bon citoyen. Comment accorder notre confiance à cette élite qui se développe aux dépens d'une classe sociale qui, dit-on, s'appauvrit.

Vous, les gestionnaires d'hippodromes, vous avez éveillé en moi des interrogations et de vieux souvenirs. Doit-on attendre un autre scandale pour connaître le détail des dépenses de nos députés? Doit-on attendre un autre scandale pour connaître l'ampleur des ressources et des dépenses reliées à la délégation du Québec en France et de tous les ministères assurant présence...

Paradoxalement, je reste ébloui par l'engagement de bonnes personnes qui croient encore à diverses causes. Une chance que ces gens gardent une distance entre le créneau des gourmants et leur détermination à faire avancer les causes sociales.

Combien de scandales doit-on vivre pour pouvoir dire: cela suffit!
Pierre Bourassa
Longueuil, le 17 décembre

Nous existons!

En réaction au dernier sondage BBM, cette lettre a pour objet de vous confirmer que nous existons bel et bien. Nous sommes une famille de cinq personnes qui apprécions les émissions de contenu et supportons peu la prédominance publicitaire. Pour ces deux principales raisons, nous lisons *Le Devoir*, écoutons la radio de Radio-Canada et regardons Télé-Québec pour une moyenne de 21 heures par semaine, beaucoup avec les enfants. Et nous n'avons pas l'intention de cesser de recevoir la télévision par signaux hertziens. Nous ne croyons pas représenter seulement 2,6 % de la population québécoise, soit à peine une famille sur 40, tout de même!

Yannick Legault, Esther Lévesque,
Maryane Desrocher-Legault,
Iris Legault-Lévesque
et Floryan Legault-Lévesque
Le 20 décembre 2006

REVUE DE PRESSE

La misère des riches

Manon Cornéliier

C'est beau d'être riche! Les Albertains, on le sait, connaissent une croissance économique qui n'a d'égale qu'en Chine. Ce n'est pas sans problème. Imaginez! Les gens en ont plein les poches à la veille de Noël mais ne peuvent magasiner à leur aise. Le *Globe and Mail* rapporte que bien des magasins se voient obligés de limiter leurs heures d'ouverture, au lieu de les augmenter, parce qu'ils manquent de personnel. Même les pères Noëls sont difficiles à trouver. Le mauvais service à la clientèle est devenu le sujet de conversation des pauses-café. Les plaintes ont atteint un sommet. Les files s'étirent aux caisses enregistratrices, les employés sont débordés, les clients cachent de moins en moins leur frustration. Une employée d'un Starbucks a même reçu un café à la figure parce qu'il n'y avait plus de pâtisseries. Se rendre au centre commercial n'est guère plus facile, car les taxis sont rares et toujours occupés. Pour les magasins, c'est un revers, car, parmi tous les Canadiens, les Albertains arrivent au deuxième rang pour ce qui est des sommes qu'ils disent être prêts à dépenser pour Noël. Environ 300 \$ de plus par personne que les Québécois.

Et ce n'est pas tout. On a averti les Albertains de s'armer de patience une fois à l'aéroport. Des retards sont à prévoir aux aéroports de Calgary et d'Edmonton durant le temps des Fêtes. Là encore, la faute en revient au manque de personnel, révèle le *Calgary Herald*. Air Canada est à court de préposés aux bagages, ce qui l'oblige même à transférer temporairement

du personnel basé dans d'autres provinces. Selon le syndicat représentant ces préposés, Air Canada ne serait pas la seule entreprise affectée par cette pénurie. À WestJet, on parle d'un «défi extrême». Ah, la misère des riches!

L'envers de la médaille

Ces petits tracés n'ont toutefois pas eu raison de la bonne volonté des gens d'affaires de Calgary. La ville fait actuellement face à une recrudescence de sans-abri, y compris parmi les familles à faible revenu. Les refuges débordent, au point où on a ouvert une section du Stampede Grandstand un soir qu'il faisait très froid. Les chefs d'entreprise ont décidé de mettre la main à la pâte pour trouver une solution à long terme, nous apprend le *Calgary Herald*. Préoccupés par l'impact de ce phénomène sur le pouvoir d'attraction de leur ville, les dirigeants de TransAlta ont lancé un appel à d'autres compagnies pour travailler de concert avec la Calgary Homeless Foundation et d'autres organisations charitables sur un plan décennal similaire à ce qui se fait dans certaines villes américaines. Cinq ou six autres dirigeants seraient montrés intéressés. On veut moins dépendre des refuges temporaires et favoriser la création de logements abordables et de maisons de transition ainsi que de services pour traiter les dépendances et la maladie mentale.

Le temps des Fêtes donne toujours lieu à ces témoignages de générosité et d'entraide. Janice Ken-

nedy, du *Ottawa Citizen*, se réjouit de la générosité de ses concitoyens mais s'inquiète de voir les gouvernements se fier de plus en plus à la charité pour se délester de ses responsabilités sociales. Elle note que la plupart des sociétés occidentales ont appris, depuis Dickens et la Grande Dépression, à ne plus laisser au hasard l'aide aux malades, aux chômeurs et aux démunis. «Nous avons continué à croître socialement. Jusqu'à récemment. Notre obsession pour les réductions de taxes, peu importe les programmes sociaux qu'elles servent à soutenir, semble nous avoir freinés dans notre élan. Nos gouvernements se sont débarrassés de responsabilités — ou "coûts" — pour, du coup, favoriser la renaissance de vieux problèmes sociaux», écrit-elle. Les libéraux et les néoconservateurs n'aiment pas le caractère intrusif de l'État-providence, ils préfèrent s'en remettre à la philanthropie; mais celle-ci ne peut répondre à tous les besoins. Le nombre de sans-abri monte sans cesse. De plus en plus de Canadiens ne mangent pas à leur faim. «Le gouvernement ne peut pas tout faire et la charité personnelle reste nécessaire [...] mais là où la générosité personnelle finit, les obligations morales du gouvernement commencent. La ligne entre les deux est devenue floue, sans égard pour les conséquences potentiellement désastreuses.» Kennedy s'inquiète de ce qui surviendra quand les donateurs en auront marre de vider leurs goussets. Selon elle, les réductions de taxes doivent cesser d'être la priorité. On devrait plutôt exiger des gouvernements une gestion serrée

La presse



du Canada

des fonds publics en ciblant mieux ses priorités, ce qui lui permettra d'assumer ses responsabilités.

Petit varia

Changement de registre. Les forces spéciales de l'armée canadienne sont inquiètes. Le ministre de la Défense, Gordon O'Connor, veut rebaptiser leur régiment. De JTF2, il deviendrait, en anglais, First Special Service Regiment. Le problème est que les militaires ont tendance à n'utiliser que les acronymes de leur unité. Dans ce cas, cela donnerait First SS Regiment. Un cauchemar de relations publiques, étant donné les connotations nazies de ce nom abrégé. Le reporter spécialisé dans les questions de défense de CanWest, David Pugliese, a vite reçu des courriels inquiets de membres du régiment. Ils veulent conserver leur nom actuel, qu'ils ont pris 13 ans à faire connaître et à respecter. Au ministère, on est confiant de pouvoir imposer un autre acronyme ou nom abrégé. À suivre.

Le Parti vert connaît du succès. Elizabeth May, son chef, est arrivée bonne deuxième lors des élections partielles dans London-Centre-Nord. L'élan est tel que de plus en plus de commentateurs et d'éditorialistes appuient sa demande de participer aux futurs débats des chefs, lors des prochaines élections fédérales. C'est le cas entre autres du *Toronto Sun* et du *Edmonton Journal*. Les débats à cinq chefs n'ont jamais été un succès par le passé. Il faudra voir ce que le consortium des diffuseurs dira. C'est lui qui a le dernier mot.

mcornellier@ledevoir.com

IDÉES

Peut-on encore célébrer Noël?

RAYMOND GRAVEL

Prêtre et député fédéral de Repentigny

Depuis plusieurs années, dans nos sociétés dites laïques, des dirigeants, des gouvernants, des juges, des personnes qui occupent des postes de responsabilité voudraient bien bannir le mot «Noël» du temps des Fêtes, sous prétexte qu'il comporte une connotation religieuse chrétienne.

Il est vrai qu'à l'origine de la fête, on célébrait le solstice d'hiver, *Solis invecit*, moment de l'année où les jours commencent à allonger et que les chrétiens ont récupéré pour en faire la fête de la naissance du Christ, *Natalis dies*, que Pâques a révélé comme fête du matin, le soleil de la justice, dans tout l'Empire romain du IV^e siècle.

Si, en français, le mot «Noël» a conservé à la fois son origine païenne (du grec *néos hélios*, nouveau soleil) et sa transformation chrétienne (du latin *Natalis dies*, nativité), contrairement aux autres langues latines qui ont adopté son étymologie latine seulement (*Natal* en portugais, *Natividad* ou *Navidad* en espagnol et *Natale* en italien), il m'apparaît évident que, dans les pays de langue française, on peut continuer à utiliser le terme de Noël, parce que celui-ci correspond à tout ce qu'on veut bien lui apposer comme signification.

La fête qui s'adapte

Alors, pourquoi la fête de Noël ne serait-elle pas l'occasion d'une réconciliation, puisque chacun y trouve son compte? Qu'on soit chrétien, athée, agnostique ou croyant d'autres confessions, la fête de Noël peut s'adapter à toutes les cultures et à toutes les religions.

Ce peut être la fête de la lumière pour toutes les populations de l'hémisphère Nord, qui illuminent leurs maisons, leurs arbres et leurs rues par des décorations de toutes sortes; ce peut être la fête des enfants, qui attendent fébrilement la visite du bon vieux père Noël, qui descend une fois l'an pour distribuer allégrement ses cadeaux; ce peut être la fête des familles, qui se retrouvent, qui se rassemblent et qui échangent des vœux autour d'une table bien garnie; ce peut être la fête des pauvres, qui bénéficient, en cette période de l'année, de la générosité des riches et des bien nantis; ce peut être enfin la fête de la naissance du Christ, moment où les chrétiens de toutes les dénominations célèbrent leur Dieu, qui renaît sans cesse dans l'aujourd'hui de leur histoire.



PHOTO D'ARCHIVES

Pourquoi voudrait-on aujourd'hui, au nom d'un accommodement raisonnable, amputer Noël de ses lumières, de ses boules, de sa crèche, de ses cantiques, de son réveillon et de toutes ses manifestations?

Par ailleurs, quel que soit le sens qu'on donne à Noël, c'est toujours une fête de l'Amour, on oublie nos rivalités, nos disputes et nos divergences pour célébrer ensemble ce qui nous unit: la Vie.

Si Noël a su s'adapter, à travers les siècles, aux différentes cultures et traditions, pourquoi voudrait-on aujourd'hui l'amputer, au nom d'un accommodement raisonnable, de ses lumières, de ses boules, de sa crèche, de ses cantiques, de son réveillon et de toutes ses manifestations? Qu'il s'agisse de la naissance du soleil pour les uns ou de la naissance du Christ pour les autres, il n'en demeure pas moins que c'est la lumière qu'on célèbre, la lumière qui éclaire, qui réchauffe, qui nous fait nous regarder les uns les autres et qui nous invite à plus d'humanité.

Se souhaiter joyeux Noël, c'est se souhaiter de re-

naître à la lumière de l'accueil, de l'ouverture, de la tolérance, de la paix, de la réconciliation, de l'espérance et de l'Amour.

Mais peut-on encore célébrer Noël? Pour les uns, les non-croyants, comme pour les autres, les croyants, il faut que nos souhaits deviennent réalités; sinon, ils ne sont que vanités et Noël ne peut être célébré, car même après deux mille ans de christianisme, tout reste encore à réaliser: «*En effet, bien que nous chantions: 'Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre', il n'y a aujourd'hui ni gloire de Dieu ni paix sur la terre. Aussi longtemps que cela reste une faim encore inassouvie, et tant que nous n'aurons pas déraciné la violence de notre civilisation, le Christ n'est pas encore né.*» (Gandhi)

Joyeux Noël!

Quelle fête de Noël est de mise au Québec?

GÉRARD LÉVESQUE

Lévis

Dans la *Libre opinion* du *Devoir* du 15 décembre dernier, Daniel Baril, anthropologue, s'adonne à de savantes acrobaties d'érudition linguistique et étymologique pour soutenir que *Le Larousse* et *Le Robert* ont tort de rattacher l'origine du mot «Noël» au mot «naissance» ou «nativité». Le mot «Noël» proviendrait de deux mots de langues antérieures à l'ère chrétienne signifiant «nouveau soleil» ou «nouvelle clarté».

Et il conclut que, puisque ces mots servaient à désigner des fêtes profanes ou païennes célébrant la venue du solstice d'hiver, on ne devrait pas utiliser le mot «Noël» pour désigner la naissance de l'Enfant Jésus. De là, il pourrait apparaître que ce serait un juste retour aux origines que de retirer le caractère religieux du temps des Fêtes, comme on nous dit que le ministère du Patrimoine canadien l'a fait en changeant la fête de Noël pour la fête du Solstice.

C'est là vouloir qu'on ignore un riche univers redevable au génie humain et le profit que l'héritage chrétien a su en tirer: l'univers du symbolisme et ses multiples facettes. [...]

Inspiration

Les anthropologues ne peuvent ignorer qu'un grand nombre de fêtes religieuses s'inspirent de coutumes ou de fêtes fort anciennes. Et ces réalités profanes ou païennes ont été ennoblies par leur association à des manifestations religieuses de l'ère chrétienne. Ainsi, le Jésus de Pâques, réponse chrétienne au désir de nourritures spirituelles, n'est pas sans faire référence à l'agneau que les païens offraient en sacrifice aux dieux pour le bien-être des récoltes.

Pour leur part, les linguistes et logiciens n'ignorent pas toute la richesse du langage analogique et allégorique lié au symbolisme. Ainsi, le génie chrétien, pour souligner la bonté du Créateur de l'univers, l'a désigné par le mot «Père». Et le père humain de chair et d'os peut y puiser un modèle de paternité responsable, la mère ayant spontanément servi à désigner la sollicitude que ses fidèles attendent de leur mère l'Église. C'est le même symbolisme de l'analogie qui a fait dire que le prêtre montréalais Emmett Johns, dont Télé-Québec a célébré le dévouement le samedi soir 16 décembre, est le bon Dieu de la rue, un symbole sur terre du Père.

S'ajoute à cela tout le symbolisme des objets. [...] Le sapin de Noël, avec sa mosaïque de lumières et ses boules, rappelle le jardin d'Éden et le fruit symbolique de la légendaire pomme et fait référence au fait que le Christ est pour les chrétiens la «lumière du monde». Les cadeaux à ses pieds sont le symbole que Noël est un temps de partage conforme au message de Celui qui a dit «*Ce que vous ferez au plus petit des miens [...]*».

Un surplus de sens

Noël, en tant que fête célébrant la naissance de l'Enfant Jésus, s'inscrit dans le même symbolisme.

Pour l'ensemble de la chrétienté, cette naissance signifie un «nouveau soleil», la «nouvelle clarté» par excellence dans l'histoire et pour le salut du monde.

En désignant la fête de cette naissance par le mot Noël, on donne à cette ancienne expression festive et profane d'autrefois un indéniable surplus de sens. C'est cette nouvelle fête de la lumière et de la clarté que le père Benoit Lacroix a à merveille célébrée poétiquement par le passé dans la page éditoriale du *Devoir*.

Daniel Baril soutient dans son article qu'ils ont tort ceux qui se plaignent que, dans la sphère publique, la fête de Noël soit de moins en moins religieuse et toujours plus commerciale. À ses yeux, l'origine du mot «Noël» prouve que Noël devrait être une fête profane «populaire» et même «carnavalesque». Cela aurait pour avantage que le temps des Fêtes serait tout aussi signifiant pour «les laïcs, libres penseurs et athées», lesquels seraient alors justifiés de se souhaiter joyeux Noël!

Ce réductionnisme ne manque pas de revêtir un caractère particulier dans le contexte québécois actuel. Les tenants de la laïcité à outrance militent en faveur de la disparition totale et absolue du phénomène religieux dans l'espace public. Ils présentent souvent leur combat contre le religieux sous le prétexte que la société québécoise doit éviter d'indisposer les membres de confessions religieuses autres que traditionnelles.

Ou encore, connaissant notre vulnérabilité au sujet de la nation, leur combat dit se faire au nom d'une image élogieuse de ce concept. On est amené à croire que, pour eux, «le nationalisme civique aurait comme principale vertu le déracinement d'avec le passé», selon l'expression lucide de Denise Bombardier (*Le Devoir*, 18 novembre 2006). Le rejet de Noël en tant que fête de la chrétienté relevant de notre héritage collectif n'est qu'un exemple parmi d'autres de l'activisme que mènent les tenants de cette idéologie.

Des valeurs d'intégration

Or bon nombre de nos nouveaux arrivants sont beaucoup plus ouverts que nous le donnons à entendre les tenants de la laïcité à tout crin, idée de sens. [...] Il y a dans les valeurs d'amour, de justice, de paix, de partage de la joie et de l'espérance véhiculées par le christianisme et ses fêtes une perspective susceptible de contribuer à l'intégration d'un bon nombre de nouveaux Québécois de diverses confessions religieuses.

Il faut donc se réjouir que ces nombreux nouveaux Québécois acceptent, comme cela est normal, de devenir partie prenante des valeurs et des traditions de leur terre d'accueil. Et nous, membres de cette société d'accueil, devons également faire preuve d'ouverture à l'égard de leurs coutumes et croyances dans la mesure où elles sont compatibles avec le bien commun. On doit apprendre à mieux les connaître et à en faire état publiquement, par exemple cette fête juive, l'Hanoukka, aussi nommée «Fête des lumières», qui a lieu cette année du 15 au 23 décembre et dont le symbole est un chandelier à neuf branches appelé hanoukiah.



REUTERS

La fête juive de l'Hanoukka a lieu cette année du 15 au 23 décembre; son symbole est un chandelier à neuf branches.

L'organisation de la vie collective et de nos institutions publiques doivent tenir compte de cette diversité culturelle et religieuse et chercher à la concilier, avec des mesures aussi concrètes que l'établissement du calendrier public fixant les heures et les jours de travail, les congés fériés, etc. C'est là le sens d'accordements raisonnables socialement et librement consentis.

Conciliation plutôt que laïcisation

Il est faux de soutenir qu'en matière de religion «il n'y a pas d'accordement raisonnable», comme l'affirmait Ghislain Desroede dans *Le Devoir* du 18 décembre, en raison d'une fausse conception de «la séparation de l'État et des Églises». On comprend fort bien cependant que de telles réactions, de plus en plus nombreuses et de plus en plus osées à tort qualifier de racisme et de xénophobie, proviennent d'accordements déraisonnables qui ont pour effet que «la majorité se [sent] lésée dans son choix social par tous ces accommodements qui heurtent fondamentalement ses valeurs», comme l'écrivait le même jour Sylvie Bergeron.

Il faut donc éviter que la conciliation entre les diverses pratiques et confessions religieuses se fasse au prix d'un appauvrissement par le bas. [...] Un État démocratique moderne doit favoriser le sentiment religieux de ses concitoyens, et pas seulement par le biais de déductions fiscales. Il doit par-dessus tout éviter de discréditer le domaine du religieux même si, pour ce faire, il utilisait des procédés plus subtils que ceux des régimes athées et totalitaires.

L'harmonisation sociale des croyances et pratiques des diverses confessions religieuses du Québec d'aujourd'hui n'exige aucunement la laïcisation, synonyme d'abolition de la transcendance et de castration spirituelle. On harmonise ce qu'on valorise!

Que Noël demeure, au vu et au su de tous, la grande fête universelle de la naissance de l'Enfant Jésus. À tous, joyeux Noël!



Denise Bombardier

Nostalgie

Pourquoi s'en défendre? Noël, fête des chrétiens et passage obligé vers la nouvelle année, demeure pour tous, croyants ou incroyants, une fête associée à l'enfance. En ce sens, peu de gens dans notre société de tradition chrétienne échappent à la nostalgie durant cette période. Or la nostalgie, ce moment de retour parfois complaisant sur soi-même, est considérée par plusieurs comme une faiblesse, voire une tare dont il faudrait se débarrasser. Ceux qu'exaspère ce repli vers le passé le font souvent au nom de la raison, de la lucidité et de la crainte de glorifier des souvenirs qui ne méritent pas de l'être. En nous rappelant que nous avons été enfants — des enfants ni toujours heureux, ni toujours bien traités —, Noël comporte un piège, celui du regret. *A contrario*, le 25 décembre jette un éclairage sur notre vie actuelle, pas toujours heureuse ni épanouissante, et la nostalgie alors est de se souvenir de ce temps béni d'une enfance heureuse où nous étions entourés de la famille, cette période du temps des parents, hélas parfois disparus, qui transformaient durant quelques heures la vie en magie. J'avais une vieille tante, adepte de l'autodérision, afin de mieux supporter, je suppose, sa dure et implacable vie, qui à Noël s'attendrissait sur l'enfant qu'elle avait été, peu longtemps à vrai dire, elle qui avait travaillé en usine à compter de l'âge de 13 ans. Elle racontait le bonheur intense, parce que si unique, d'avoir reçu, quelques années durant, une orange cachée dans son bas de laine des mains de son père aussi adoré que pauvre. Cette orange de Noël illumina sa longue vie et à chaque fête de la Nativité elle retournait dans ce passé. La nostalgie la faisait vibrer et il aurait été cruel de ne pas communier à sa joie teintée de tristesse.

Les beaux et blancs et joyeux Noël's sont moins fréquents que nous le chantent les chansons. À cause de la nostalgie qui s'empare des adultes, ces derniers réagissent diversement devant leurs enfants. Bien sûr, ils offrent des cadeaux. Bien sûr, ils préparent cette cuisine d'autan, elle-même source de souvenirs de bouche dont on sait l'importance (ah, le goût des tourtières de grand-maman, et quel délice que le gâteau Reine-Élisabeth de la tante Viviane), mais Noël donne lieu aussi à du ressentiment chez les membres d'une famille. On assiste à des règlements de comptes pénibles, à des rejets, des envies. Les Noël's peuvent aussi être douloureux, ce qui explique l'absence des uns, le silence des autres. À Noël, la prudence voudrait qu'on cède la parole aux enfants et qu'on balise les sujets de discussion, donc les risques d'accrochages entre adultes.

À Noël, comment tant de gens de plus de 40 ans peuvent-ils ne pas se souvenir de la foi dans laquelle ils ont baigné et qu'ils ont rejetée, ou dont ils doutent, ou même qu'ils accusent de leur avoir coûté leur jeunesse. Pour tous ces gens, Noël est une épreuve à passer. Pour tenter d'échapper, nombreux sont ceux qui quittent le pays, comme si la géographie, l'histoire et la météo suffisaient à susciter l'oubli.

Pour les croyants, Noël prend tout son sens dans la naissance de ce Sauveur. Cette joie de la Nativité, qui concoupe à désirer un enfant peut la ressentir. Et l'idée même d'un Sauveur est inscrite au cœur de ce qui est humain. Par ailleurs, l'attente est un sentiment qui nourrit aussi bien l'angoisse que l'espoir. Les jeunes enfants de jadis attendaient et le petit Jésus et le père Noël. Ceux d'aujourd'hui ne connaissent pas le premier et se font dire par leurs aînés de la garderie que le second n'existe pas. Trop d'enfants croulent, de plus, sous une orgie de cadeaux à cause de la multiplication des grands-parents, beaux-parents, tantes et oncles, cousins et cousines des familles reconstituées. Pourquoi un père Noël lorsqu'on a quatre grands-pères, quatre grands-mères et leurs lignées respectives, ce qu'on pourrait qualifier de pactole familial.

Car Noël, cette fête de l'intimité et de la réunion, est aussi devenu celle du déchéirement, le 24 avec maman, le 25 avec papa, ou vice-versa. Dans les circonstances, comment ne pas devenir nostalgique d'une époque où les parents se déchiraient peut-être comme ceux d'aujourd'hui mais demeuraient ensemble? Noël nous remet ainsi en mémoire le rêve fou de chaque enfant du divorce, mais aussi des unions douloureuses: celui de retrouver ses parents réunis dans l'amour ou dans l'absence de cris, de pleurs, de peurs. À Noël, on ne pense pas à l'avenir, on se souvient et on réinvente notre histoire personnelle et familiale. Les plus écorchés, eux, la revivent durant cette nuit qu'on dit de paix.

Noël est aussi une fête anachronique à notre époque de faibles taux de natalité. Noël est également une provocation aux yeux des sceptiques qui ne jurent que par le réel et se font de la vie une image photographique. Or Noël est sans conteste une belle et grande histoire. Celle-ci raconte la bonté d'un père, le doute puis la plénitude d'une mère, sa crainte aussi face à ce fils adoré dont elle devine mystérieusement, comme toutes les mères à travers toutes les époques, qu'il connaîtra un destin à la fois surhumain et tragique. Noël marque la naissance d'un prophète dont le message, universel, suppose une révolution des esprits. Un message si brûlant d'actualité, à l'encontre de tous les discours de mort répandus sur la planète. «*Aimez-vous les uns les autres*», dira plus tard l'enfant couché sur la paille dans la crèche et qui réchauffe l'haleine des bêtes. Bienheureux sont ceux à qui dans l'enfance on a raconté cette trop belle histoire.

Joyeux Noël à tous!

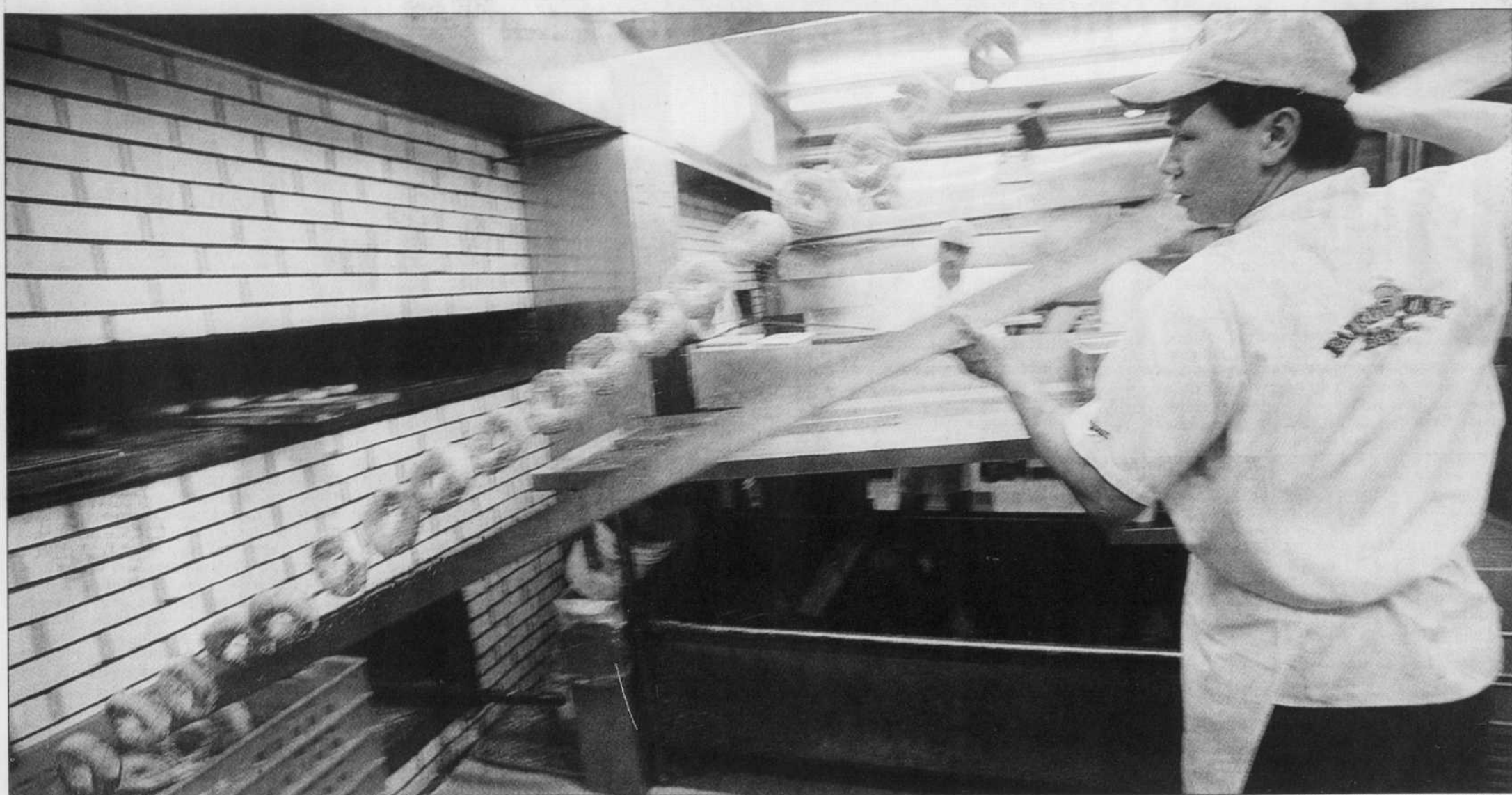
Écrivez-nous!

Le Devoir se fait un plaisir de publier dans cette page les commentaires et les analyses de ses lecteurs. Étant donné l'abondance de courrier, nous vous demandons de limiter votre contribution à 8000 caractères (y compris les espaces), ou 1100 mots. Inutile de nous téléphoner pour assurer le suivi de votre envoi: si le texte est retenu, nous communiquerons avec son auteur. Nous vous encourageons à utiliser le courriel (redaction@ledevoir.com) ou un autre support électronique, mais dans tous les cas, n'oubliez pas d'indiquer vos coordonnées complètes, y compris votre numéro de téléphone.

L'ÉQUIPE DU DEVOIR

LA RÉDACTION Journalistes à l'information générale et métropolitaine: Gérald Dallaire (adjoint au directeur de l'information), Jeanne Corriveau (affaires municipales), Fabien Deglise, Marie-Andrée Choinard (éducation); Josée Boileau (éditorialiste, responsable de la page Idées); Brian Myles (justice et fait de société), Clairendre Cauchy (Général), Jean Dion, Louis-Gilles Francoeur (environnement), Benoît Muzier (responsable du site Internet), Laurence Clavel, Jean-Guillaume Dumont, Philippe Piquenois (communiqué Internet) Isabelle Paré (sport), Louise-Maude Kéroux Soucy (Culture); Pauline Gravel (affaires); Michel Garneau (opinion); Diane Precourt (responsable des pages thématiques); Martin Daclin, Michèle Malenfant et Christine Dumas (correspondants); Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographes); à l'information culturelle: Michel Bégin (théâtre et cinéma); Julie Carpentier (rapport); Paul Bennett (rapport); à l'information internationale: Stéphane Baillargeon (reporter), Paul Cauchon (média), Caroline Montpetit (lire), Odile Tremblay (cinéma); à l'information économique: Gérard Bérubé (adjoint au directeur de l'information), Dominique Roy (rapport); à l'information parlementaire: Antoine Robitaille et Robert Ducharme (correspondants parlementaires à Québec), Kathleen Lévesque, Amélie Gaudreau (correspondants à la rédaction); Marie-Pier Frappier, Alexandre Blais (commentaires); La documentation: Gilles Paré (directeur); Alice Castonguay (correspondant parlementaire à Ottawa), Antoine Robitaille et Robert Ducharme (correspondants parlementaires à Québec); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault, Annelise Maltais, Jacques A. Nadeau, Claire Paquet, Martine Bispeil, Isabelle St-Onge, Manon Desautels, Patrick Cossette (Québec), Rachel Rochford (Ottawa); LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING: Amélie Benoitte, Jean de Billy, Jean-François Gossel, David Cameron, Marlène Clôt, Christiane Legault,

PATRIMOINE



La renommée Originale Boulangerie Fairmount Bagel inc.

PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Quand on est né pour faire un petit pain

La tradition des bagels fait partie de l'histoire de Montréal

Lorsqu'on arrive à Montréal, la première chose que les gens de la place et tous les guides touristiques nous conseillent, c'est de goûter aux authentiques bagels. Véritable emblème de la métropole, ce fameux petit pain est un héritage de l'immigration juive d'Europe de l'Est au XX^e siècle. Mais quand on en vient à choisir le meilleur endroit pour goûter ces bagels, les avis sont partagés entre deux boulangeries presque mythiques: Saint-Viateur et Fairmount.

BARBARA DELBROUCK

On dit que le bagel est né à Vienne en 1863, alors qu'un boulanger cherchait comment remercier le roi de Pologne pour avoir protégé ses compatriotes de l'invasion des Turcs. Il créa un petit pain en forme d'étrier, un *beugel* en allemand, pour rappeler au roi son hobby favori, l'équitation. Ce petit pain fut rapidement adopté par les Polonais et apporté au Canada par l'immigrant russe Isadore Shlafman en 1919.

Celui-ci ouvrit la première boulangerie de bagels dans une allée adjacente au boulevard Saint-Laurent, communément appelé *La Main*. En 1949, il déménage sur la rue Fairmount où se situe toujours la renommée Originale Boulangerie Fairmount Bagel inc., dans laquelle son petit-fils, Irwin Shlafman, perpétue la tradition des bagels façonnés à la main et cuits au four à bois à la manière ancestrale.

Le secret d'Irwin? La manière artisanale de travailler, dit-il. «Il y a plusieurs étapes dans ce secret: la façon de mélanger la pâte, sa maturation, la technique pour rouler, la manière de mettre les bagels dans le four... La bouilloire de cuivre et la qualité du four en pierre et en brique font aussi la différence. Fairmount continue de faire les bagels exactement comme mon grand-père les faisait. Je suis au magasin tous les jours, je vérifie que la qualité reste la même et je continue à faire les bagels. Et quand j'en fais, je fais les meilleurs. C'est ce qui motive mes employés car ils savent que je veux de la qualité et que je mets la main à la pâte.»

Saint-Viateur Bagel fut créé en 1957 par deux jeunes boulangers juifs du boulevard Saint-Laurent qui décidèrent de tenter leur chance en lançant leur propre entreprise au lieu de travailler pour un employeur. Située dans un des premiers quartiers multiculturels où les juifs d'Europe de l'Est choisirent d'élever domicile, la boulangerie, ouverte 24 heures sur 24, devint rapidement le point de chute des oiseaux de nuit ainsi que des personnalités et célébrités locales. On peut d'ailleurs voir les nombreuses photographies de ces gens venus goûter leurs bagels, de même que les articles de la presse régionale et internationale témoignant de la renommée mondiale de la

boulangerie. En 1984, un incendie détruisit la bâtisse d'époque, n'épargnant que le four, mais elle fut reconstruite trois mois plus tard. Elle appartient maintenant à Joe Morena, immigrant italien, qui a commencé à faire des bagels en 1962 alors qu'il n'avait encore que 14 ans. Il est le seul propriétaire depuis les fondateurs d'origine. «Je suis probablement le premier non-juif à avoir fait des bagels. Je suis comme un pont car j'ai commencé assez jeune pour avoir rencontré les anciens propriétaires et je suis encore assez jeune aujourd'hui pour m'en rappeler!»

Dans les premiers temps, au cours des années soixante, seuls les juifs mangeaient des bagels. Les boulangeries en produisaient surtout pour la livraison aux restaurants. C'est vers les années 1970 que la presse a commencé à les faire connaître aux Québécois, notamment par une campagne sous le thème «You don't need to be Jewish to love bagels», illustrée par la photo d'un Inuit brandissant un bagel. Toute cette publicité fut alors très bénéfique pour les deux boulangeries. Aujourd'hui très connues, Fairmount et Saint-Viateur ne comptent plus les parutions dans la presse.

Dans
les années
60, seuls
les juifs
mangeaient
des bagels.

Récemment, elles ont remporté un test de saveur organisé par *The Gazette* à Montréal et *The National Post* à Toronto. Fairmount se positionnant devant Saint-Viateur. «Ça ne change pas grand-chose pour nous car, après 50 ans, nous avons notre clientèle, mais ça fait plaisir de gagner face à Toronto», expliquent les deux propriétaires. Se connaissant depuis tant d'années et possédant leurs propres fidèles, ils disent n'avoir aucune rivalité entre eux.

La vraie rivalité s'opère entre les bagels de Montréal et ceux de New York. Un commentaire revient souvent, toutefois: ce sont des produits totalement différents. En effet, même si dans les deux villes on utilise plus ou moins le même procédé, il y a des différences assez importantes. Le bagel de Montréal est plus petit, plus dense et plus sucré, avec un trou plus grand. Blanchi dans de l'eau bouillante contenant un peu de miel, il est toujours cuit au four à bois. Tandis que le bagel new-yorkais, la plupart du temps cuit dans un four électrique, est beaucoup plus gros, légèrement salé et ébouillanté dans de l'eau ordinaire.

Au fil des ans, les deux boulangeries du quartier Mile-End ont joué un rôle économique et social im-



Saint-Viateur Bagel a été créé en 1957.

portant, donnant de l'emploi aux jeunes du quartier et aux nouveaux arrivants. Lui-même ancien immigrant, Joe Morena dit les engager car «ils travaillent aussi bien, sinon plus dur».

Le bagel fait aujourd'hui partie de la culture montrealaise — et québécoise. Ce n'est plus un petit pain mais une façon de vivre. Les gens vont acheter des bagels en partant travailler, en sortant de l'école ou du travail, après le cinéma ou le restaurant, à 3h du matin à la fermeture des bars... Dans le temps des Fêtes, lorsqu'ils vont dans leur famille, certains apportent des bagels plutôt que des fleurs. «Quand je viens à Montréal voir ma famille, Saint-Viateur, c'est mon premier arrêt. Et j'en achète deux douzaines à rapporter chez moi!», explique Ron Mandel, Torontois originaire de Montréal, en sortant de chez Saint-Viateur.

On sait donc d'où vient le petit pain rond, mais qu'en est-il de ces grands classiques de bagels aux graines de pavot ou de sésame? Irwin Shlafman explique... Jusqu'en 1953, le seul bagel existant était

celui au pavot, une tradition venue de Pologne au XVII^e siècle. Mais cette année-là, une demande pour le moins étonnante transforme l'histoire du bagel. «Un vieil homme est venu trouver mon grand-père avec un petit sac de graines de sésame, explique Irwin Shlafman, demandant de lui faire des bagels au sésame car les graines de pavot qui restaient coincées entre ses dents le faisaient horriblement souffrir. On lui en fit une douzaine et, deux jours plus tard, il revenait avec la même requête. Après un certain temps, d'autres ont entendu parler de cette histoire et lui en ont demandé à leur tour. C'est ainsi qu'est né le bagel aux graines de sésame.»

Les deux propriétaires sont confiants pour l'avenir de leur boulangerie grâce à leur méthode traditionnelle. «Aujourd'hui, avec toutes les technologies et les pains industriels, il y a un gros mouvement pour le retour aux produits naturels», explique Irwin Shlafman.

Le Devoir

L'AGENDA
LE DEVOIR

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi